

Saint-André, histoire d'un hôpital

CREATION de l'ANCIEN HOPITAL Saint-André

Par un testament du 24 décembre 1390, *Vital Carles*, originaire de Villenave d'Ornon et chanoine de la Cathédrale Saint-André, fait don de sa fortune pour fonder un établissement hospitalier de 26 lits.

Sur un terrain possédé par le donateur près de la Cathédrale, un jardin et deux maisons (un « asile » pour malades et un lieu d'hébergement passager pour voyageurs) composent la fondation primitive.

Vital Carles décide qu'après sa mort, en 1398, à la tête de l'hôpital serait nommé un laïc. Désormais la nomination appartiendrait à la mairie de Bordeaux, rendant ainsi l'établissement indépendant de l'Église et consacrant le caractère municipal de cette institution.

Les soins seraient assurés par « douze personnes vêtues de drap gris foncé et portant la croix bleu clair de Saint André ». En entrant dans l'institution, les deux prêtres et le personnel seraient tenus de faire don perpétuel de leurs biens à l'hôpital.

Cette fondation s'ajoute à d'autres, nées pour la plupart d'ordre monastique après les croisades, et forme alors le paysage hospitalier bordelais.

Bordeaux, ville de négoce, représentait un havre sur le chemin de Saint Jacques de Compostelle. Elle est citée dans le guide du Pèlerin, compilé entre 1135 et 1140, comme halte propice avant de franchir les Landes, qui n'étaient alors que marécages et forêts.

Malgré le don du chanoine de toute sa fortune ainsi que d'autres dons et legs successifs, l'institution commence à péricliter en raison de désordres engendrés par la guerre de cent ans (1337-1453) et de malversations d'hospitaliers.

EVOLUTION de l'ancien hôpital Saint-André

Une extension est réalisée grâce au legs de Nicolas Bohier en 1539 (président du Parlement de Guyenne).

Puis de nouveaux agrandissements sont construits en 1614. En 1672 le vieil hôpital de Vital Carles est démoli et remplacé par de nouveaux bâtiments.

Malgré les différents dons et legs de personnalités et devant un déficit quasi-chronique, dès 1545 le Parlement multiplie les arrêts pour définir et étendre les sources de financement. En plus l'accord de privilège (vente de viande pendant le carême) et de monopole (tentures de funérailles), on affecte à l'hôpital le produit de rentes, d'impôts sur les bénéfices de prieurs et notables, de quêtes du clergé, de la dîme de plusieurs paroisses et de taxes telles que le tiers de la "taxe sur les billets de comédie" (1739). En 1695, les hôpitaux de Saint-Julien et Saint-Seurin réunissent leurs revenus à celui de l'hôpital Saint-André.

L'augmentation progressive de la population et donc du nombre de malades, ainsi que la quantité de personnel nécessaire contribuent aux difficultés financières.

Sous le règne de Louis XVI, des rapports se succèdent dénonçant l'état lamentable de l'établissement.

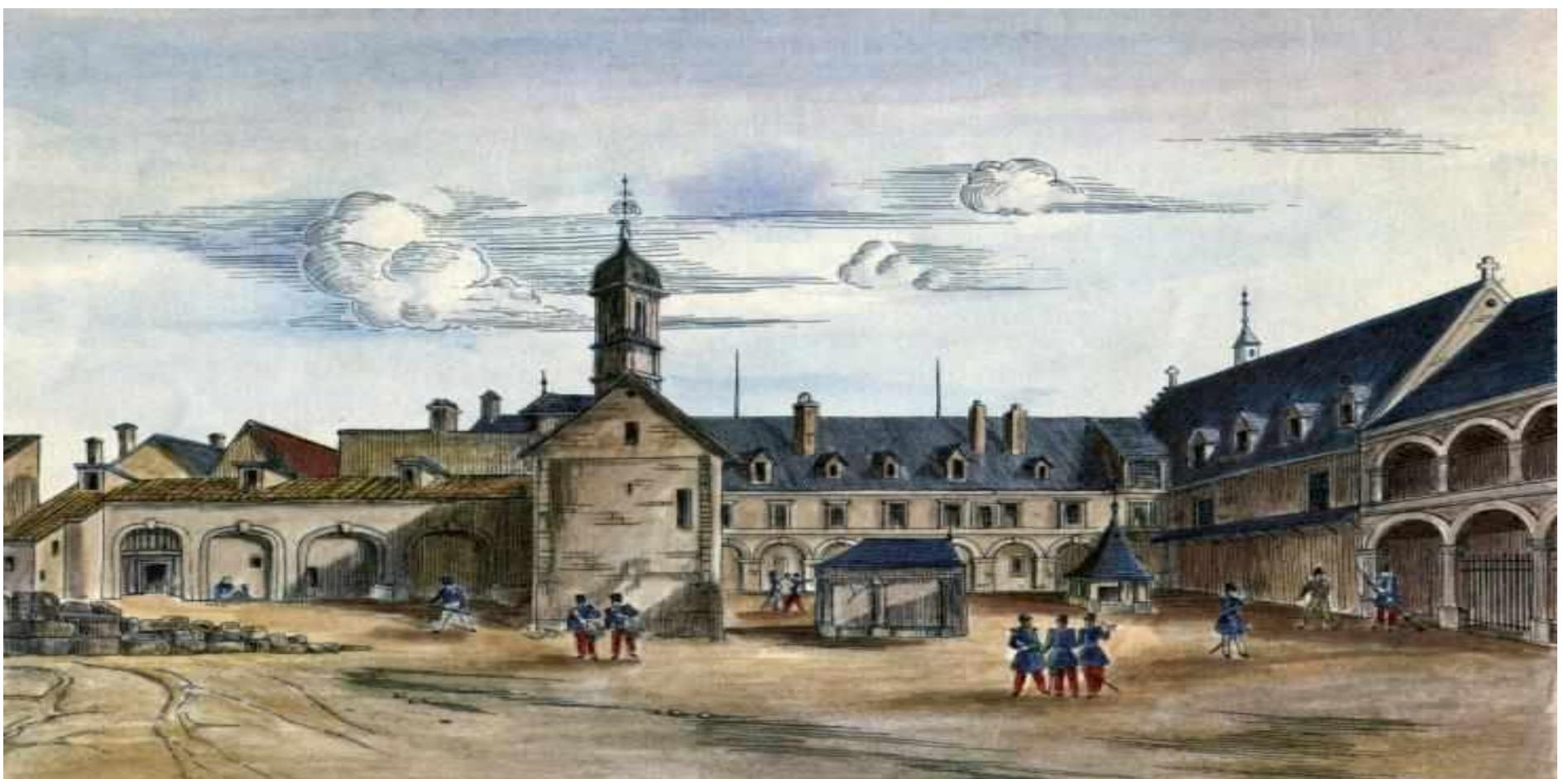
Pendant la Révolution (1789-1799), aux civils et militaires hospitalisés, s'ajoutent pendant la Terreur, les détenus des maisons d'arrêt.

A cette période, près de 500 malades s'entassent sur 276 lits (à deux voire trois malades ou superposés dans des locaux délabrés faute de réparations et aux conditions d'hygiène précaires).

Les commissions administratives des hôpitaux et hospices sont créées en octobre 1796. En 1799, celle de Bordeaux prend conscience de l'indigence de l'hôpital Saint-André et de la nécessité de son extension.

En 1808 la guerre d'Espagne éclate, entraînant un flux de troupes, blessés, éclopés, malades, fiévreux, dysentériques... créant la nécessité d'organiser deux annexes à l'hôpital. Le personnel étant insuffisant, aux sœurs hospitalières et infirmières, on adjoint des laïques volontaires et des chirurgiens externes.

Napoléon 1er, de passage à Bordeaux, s'intéresse au problème de l'hôpital et décide de la création d'un établissement de 1000 lits. Du trait de plume à la réalisation il faudra attendre 21 ans.



Construction du NOUVEL HOPITAL Saint-André

Deux questions se posent : le lieu et les moyens.

La ville désirent un hôpital proche du centre, le conseil des bâtiments civils adopte l'emplacement du vaste jardin Coutard, qui s'étend au nord de la caserne Saint Raphaël face à l'église Sainte-Eulalie.

Au XVII^{ème} siècle, existait là une esplanade plantée d'ormes, l'Ormée : place ombragée qui fut un lieu de rassemblement des frondeurs bordelais se réunissant pour évoquer la création d'une république.

En 1777, y fut construit un séminaire, qui fermé en 1783, fut transformé en hôpital militaire puis en caserne.

Le lieu étant trouvé, reste à financer sa construction. L'affaire n'avance que grâce à l'initiative du comte de Tournon, alors Préfet de la Gironde et de Bordeaux, ainsi qu'à la générosité d'Armand-Emmanuel du Plessis, duc de Richelieu alors Ministre des Affaires Étrangères.

Le duc fut froissé par la façon dont le Parlement avait marchandé le revenu annuel voté pour le remerciement du départ des armées occupantes, suite à la défaite de Napoléon. Il l'accepta mais en fit don à la ville de Bordeaux pour aider à la construction du nouvel hôpital.

La donation est ratifiée par une ordonnance royale du 23 avril 1821, qui attribue les terrains du jardin Coutard à la construction du nouvel hôpital.

Tournon triomphe de la résistance du Conseil municipal dont une partie s'entêtait à vouloir réparer le vieil hôpital et pose la première pierre le 1^{er} mai 1821.

Un concours est ouvert et le projet de l'architecte Jean Burguet est retenu.

Le 10 janvier 1822 Tournon quitte Bordeaux pour Lyon, et le 27 mai 1822 Richelieu décède réduisant à peu de chose la donation. Que faire quand l'argent manque ?

Le ciel vint en aide à sa façon car une tempête, en 1824, engendra un effondrement partiel dans l'ancien hôpital. Il fallut donc accélérer les décisions et construire avec rapidité. Les travaux sont achevés après 3 ans et dix mois.

L'inauguration a lieu le 10 novembre 1829, devant la foule et avec un concours de personnalités.

Dès le lendemain, le transfert des 500 malades commence pour s'achever le 1^{er} décembre 1829.

Cette ouverture entraîne l'abandon de l'hôpital de Vital Carles.

Enfermé dans les maisons qui le privaient d'air, empuanti par les effluves fétides de la Devèze qui charriait détritiques et immondices, cette ruine branlante accueillit néanmoins en 1828, le docteur Laennec (inventeur du stéthoscope) venu soigner un riche espagnol, et qui donna alors ses premières leçons d'auscultation.

L'ancien bâtiment dont on étaya les parties chancelantes sert de caserne et subsiste jusqu'en 1836, date à laquelle il fut détruit en partie. Ce qui reste debout sert de logement à la caserne municipale, jusqu'à la démolition totale qui est décidée par arrêté du maire le 9 août 1838.

Sur les terrains de l'ancien hôpital on ouvre une rue qui relie la rue des Trois-Conils au cours de l'Intendance et qui reçoit en 1860 le nom de Vital Carles.



Façades de L'hôpital



1910

Entrée PRINCIPALE



A. Cavallé phot., Bordeaux

Hôpital St-André de Bordeaux — Entrée Principale

COUR PRINCIPALE



COUR PRINCIPALE



Côté femmes



Cour principale



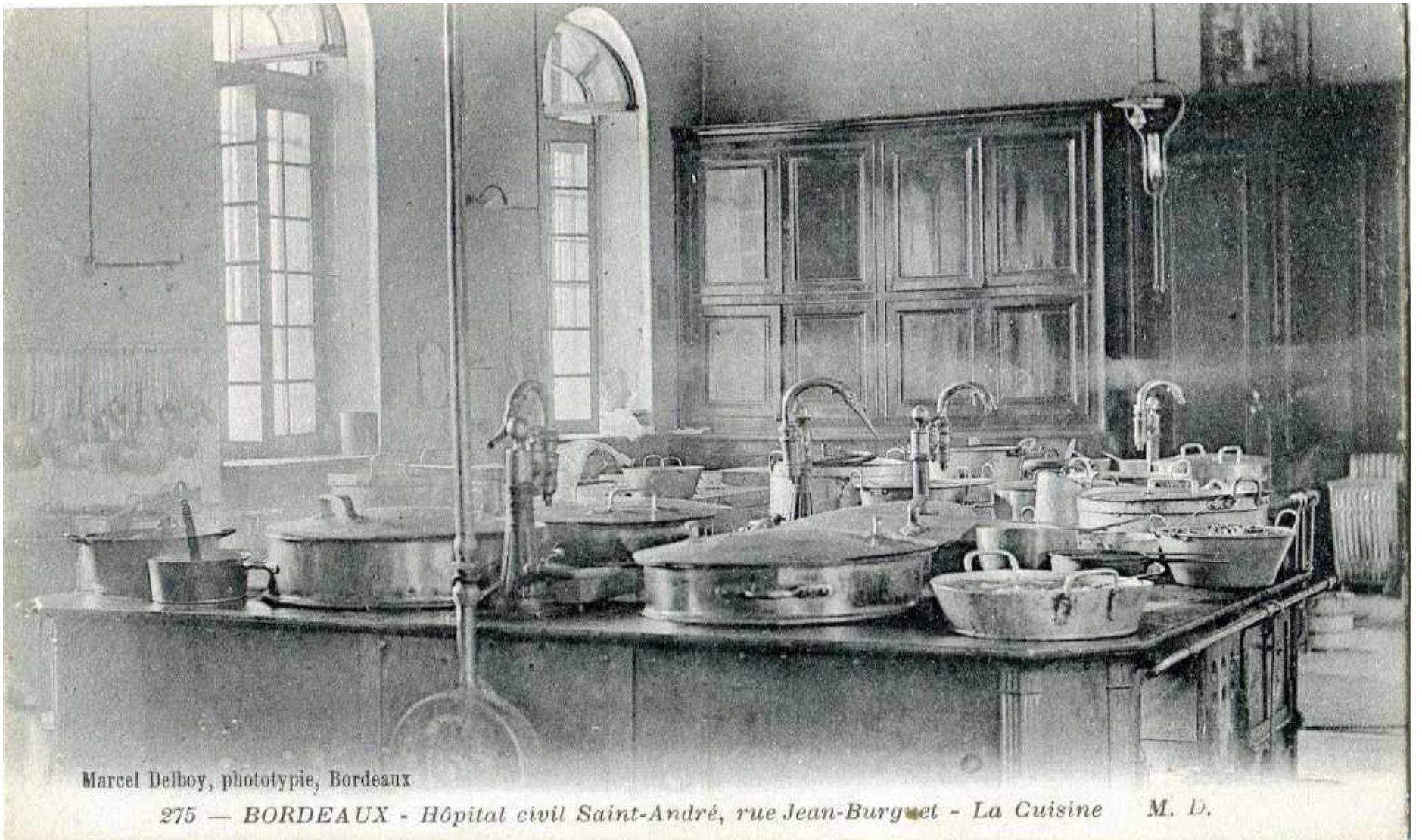
Cour principale



Côté hommes



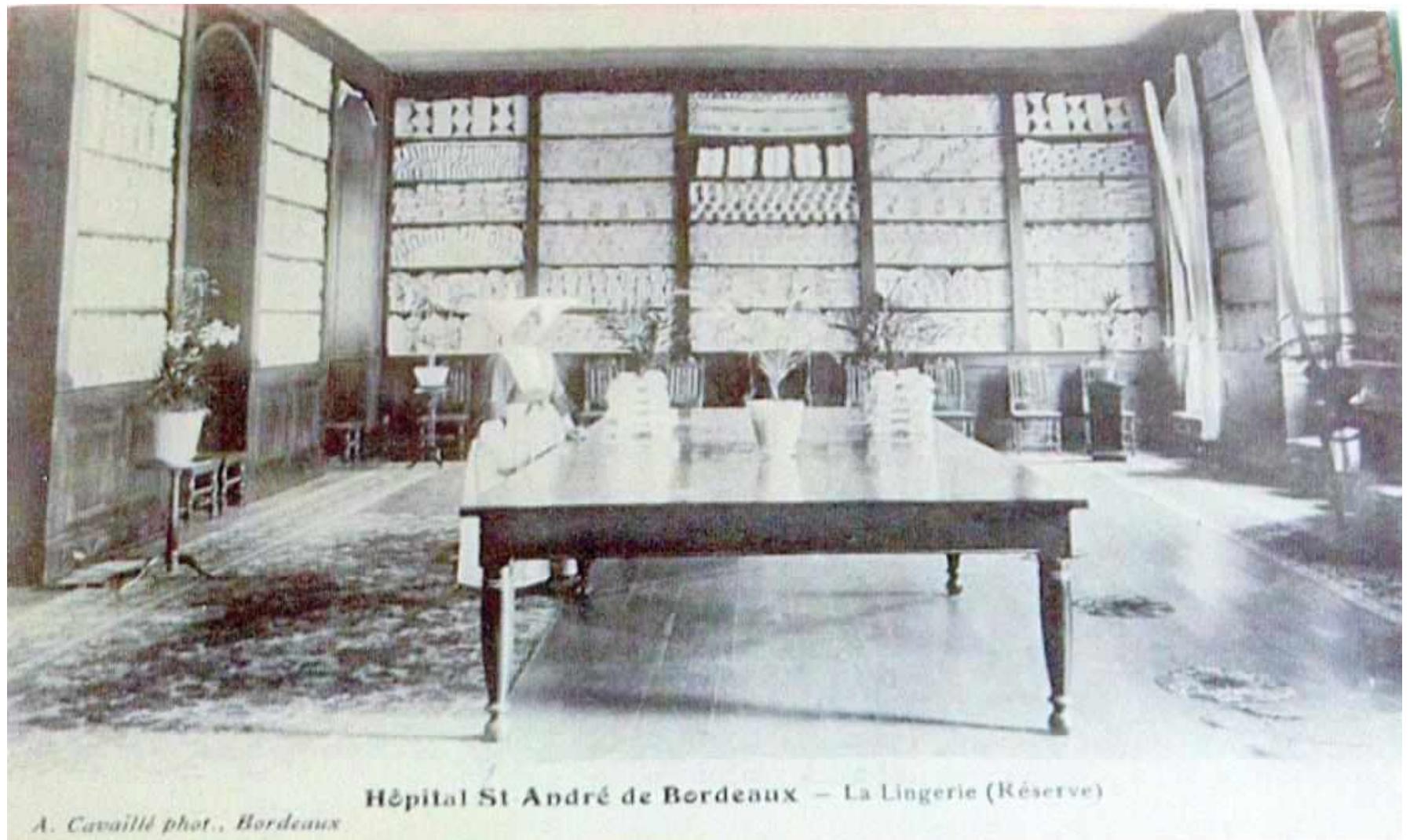
CUISINES



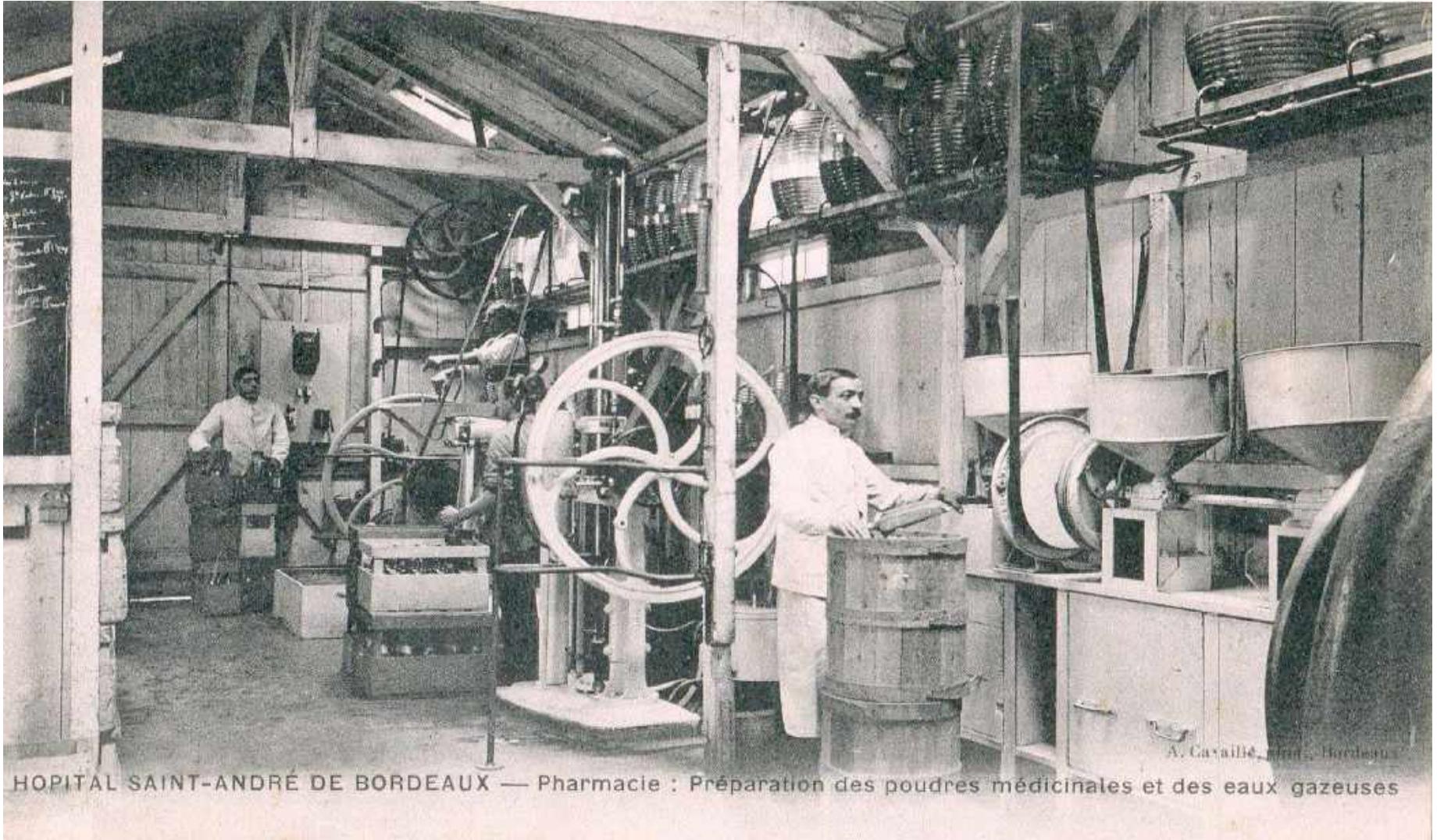
Vestiaire et salle de repassage



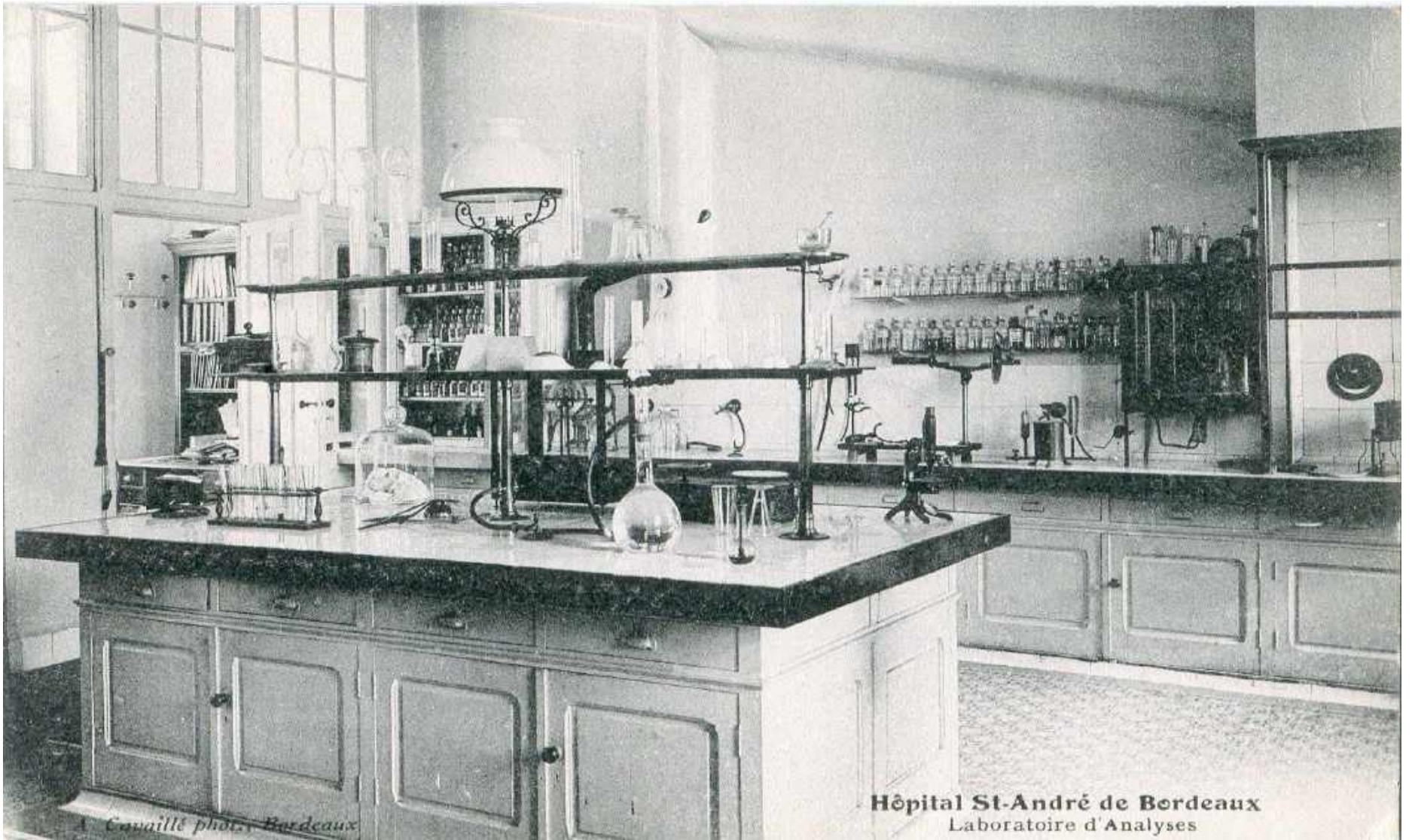
Lingeries



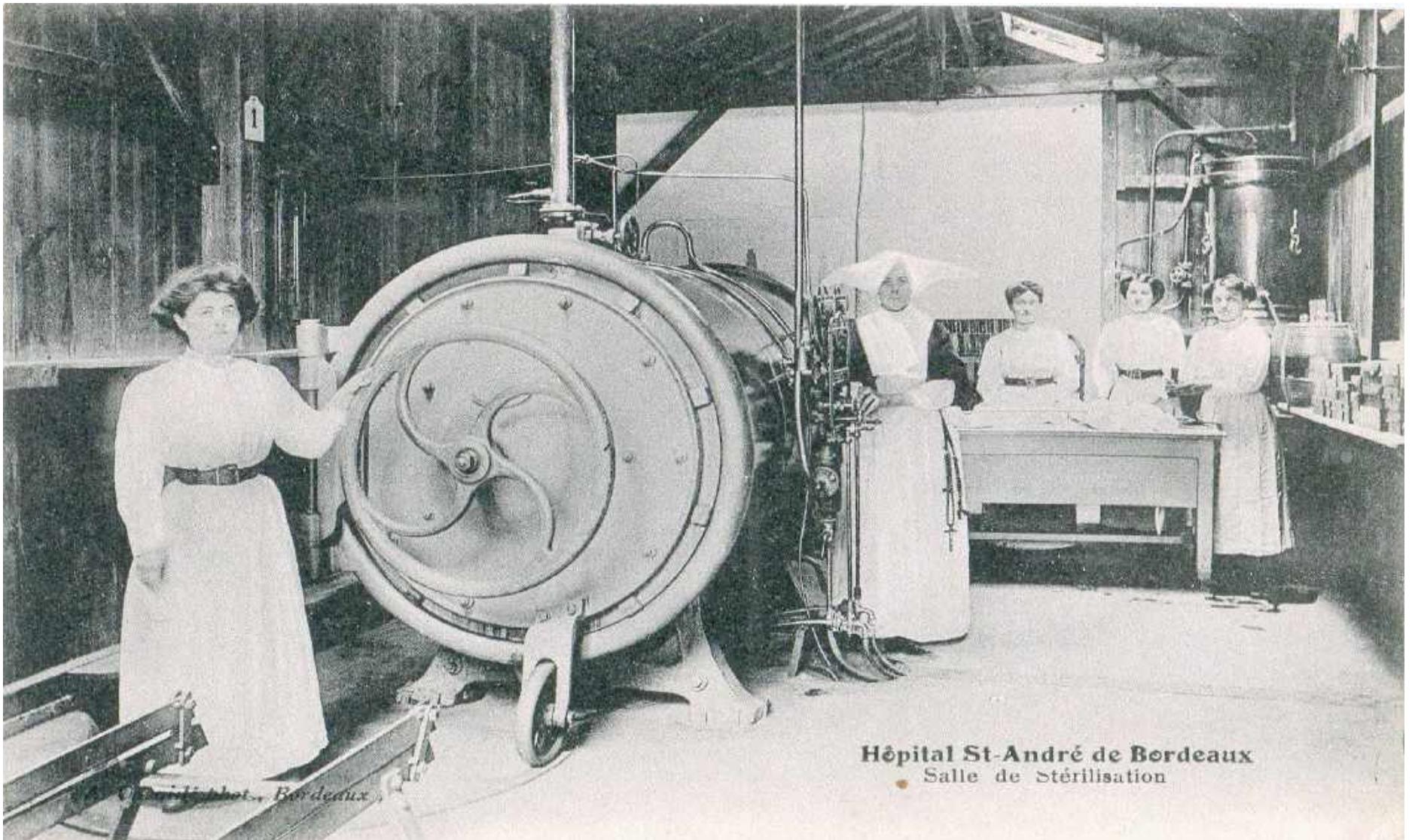
PHARMACIE



LABORATOIRE ET STERILISATION

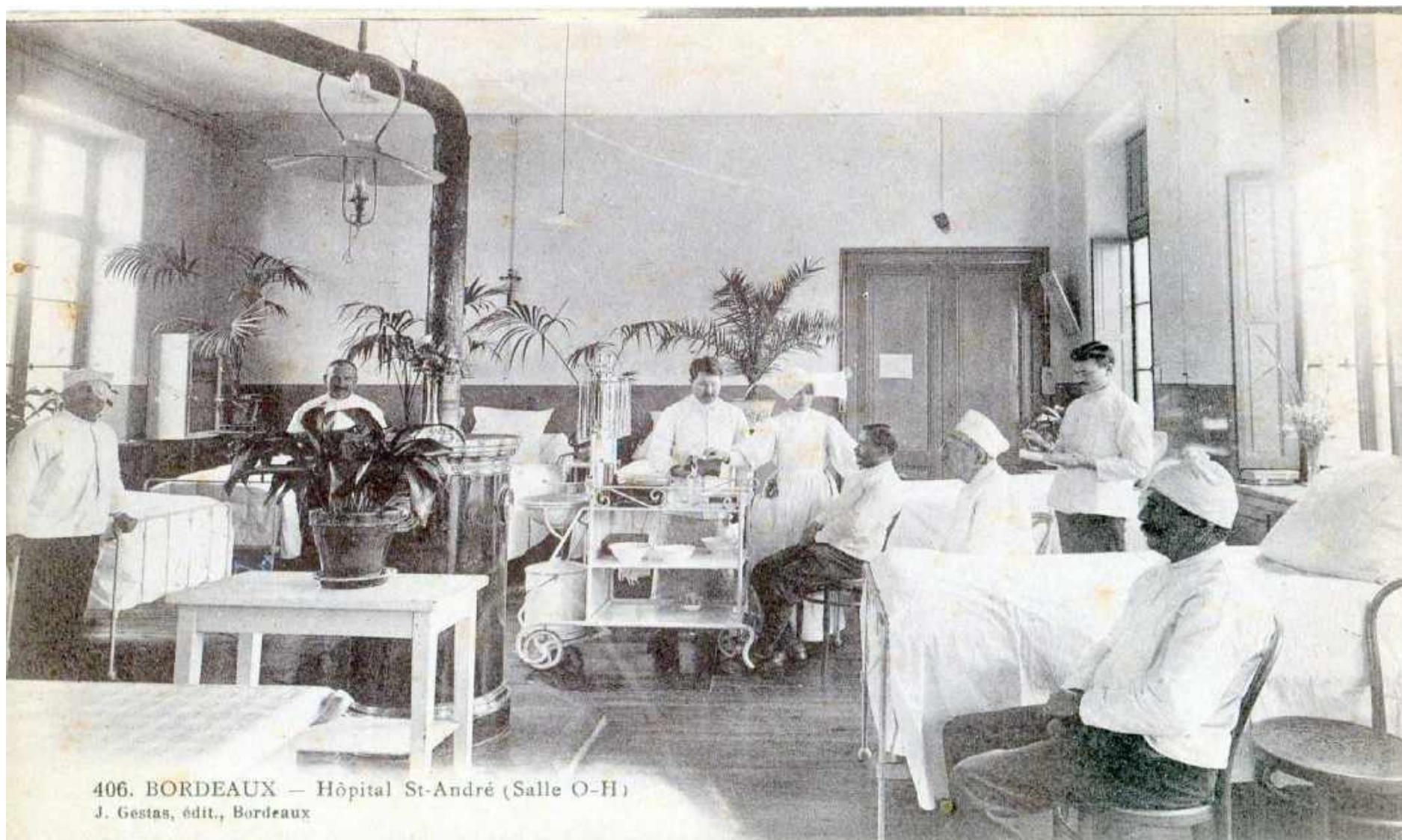


Hôpital St-André de Bordeaux
Laboratoire d'Analyses

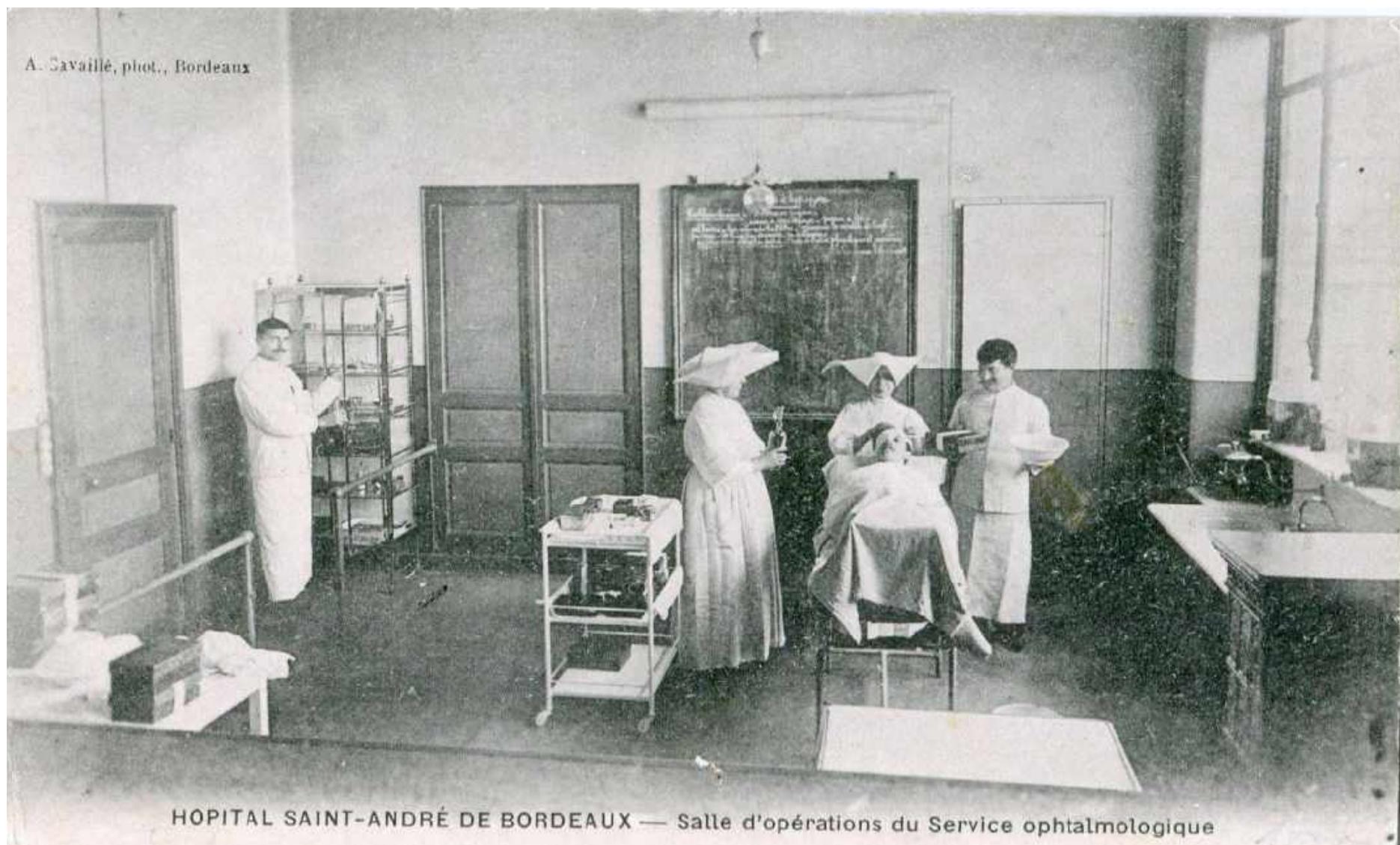


Hôpital St-André de Bordeaux
Salle de Stérilisation

Ophthalmologie



406. BORDEAUX — Hôpital St-André (Salle O-H)
J. Gestas, édit., Bordeaux



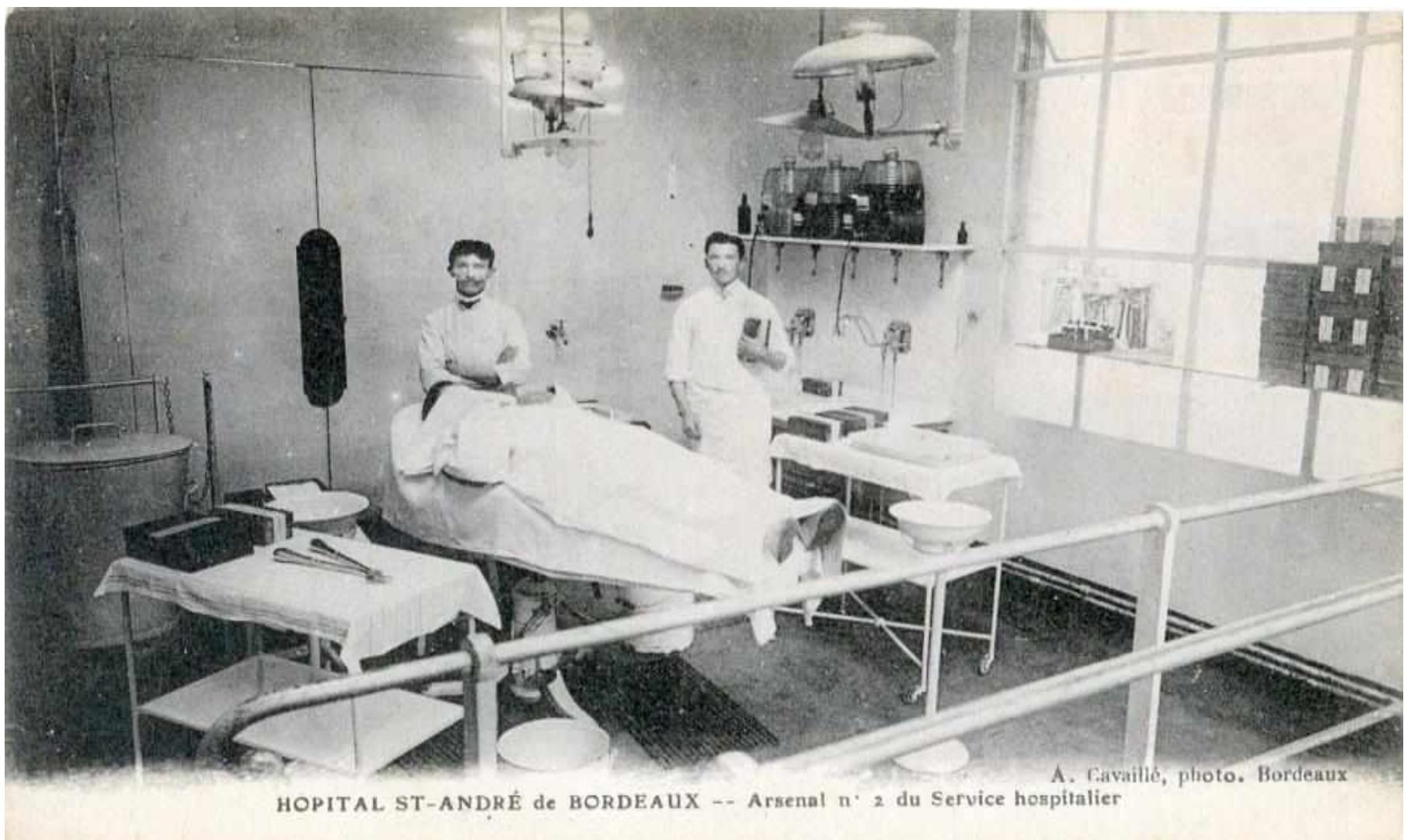
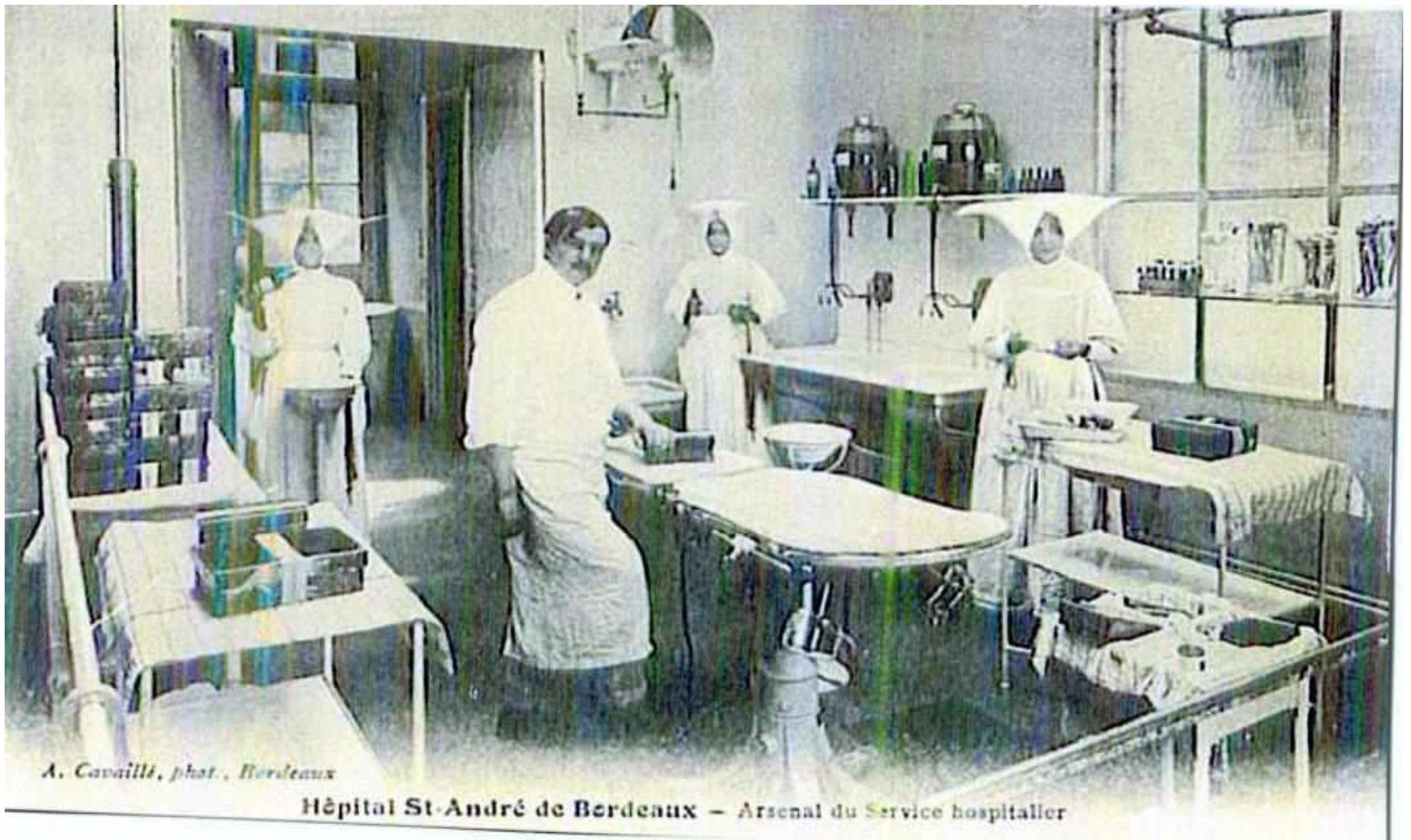
A. Savaille, phot., Bordeaux

HOPITAL SAINT-ANDRÉ DE BORDEAUX — Salle d'opérations du Service ophtalmologique

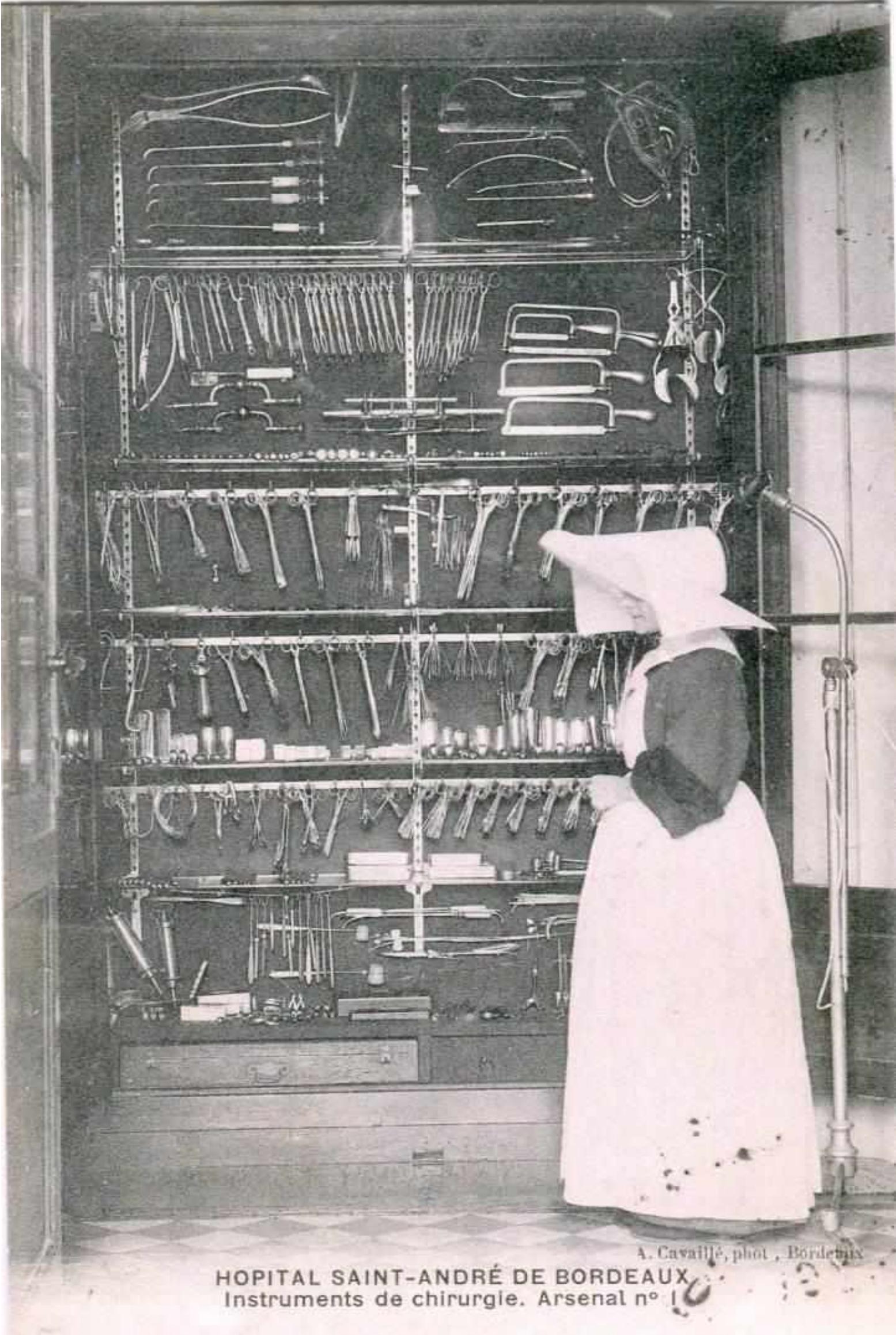
Salles d'opérations

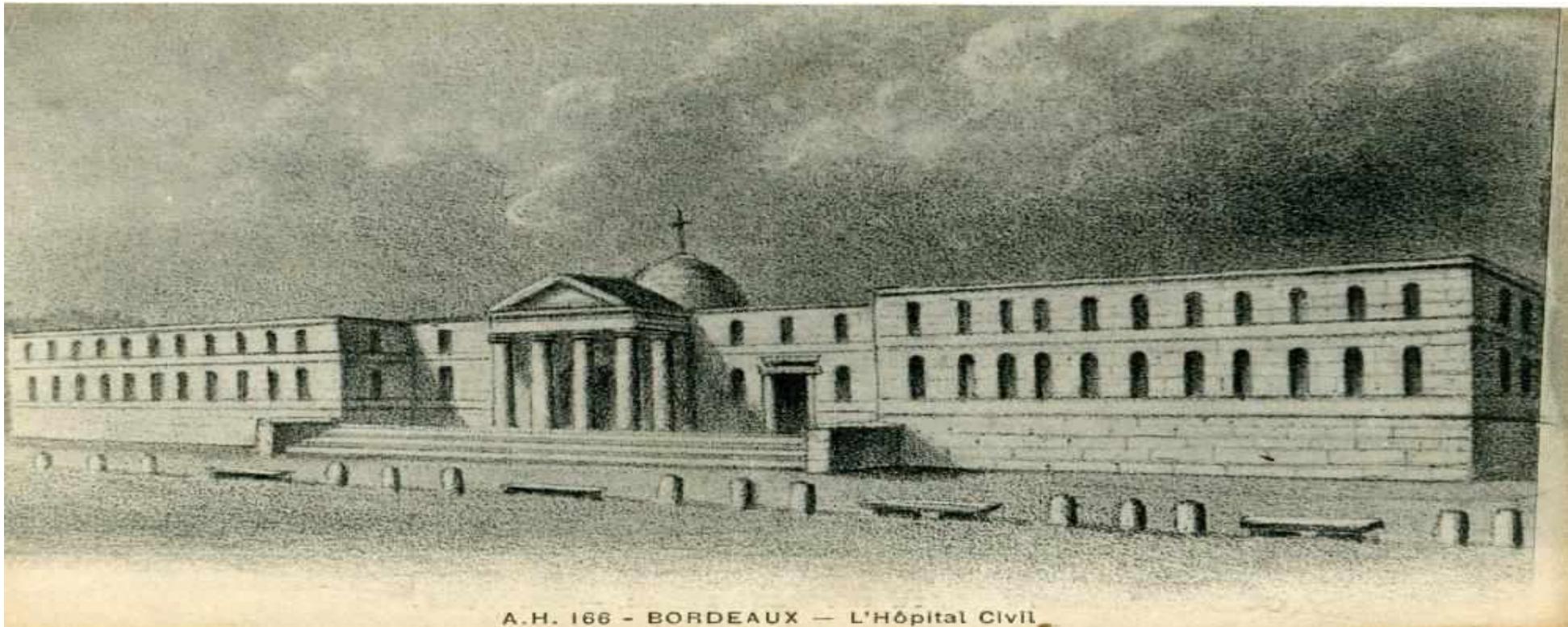


Salles d'opérations



Instruments de chirurgie





EVOLUTION du nouvel hôpital Saint-André

Le nouvel Hôpital Saint-André s'étend sur 18 000 m², avec une façade monumentale de 143m, à l'architecture simple et noble, susceptible de plaire aux édiles préoccupés tout autant par le soin des malades que par l'embellissement de la ville.

Son architecture qui s'inspire des recommandations de la commission de l'Académie des sciences sur l'hygiène hospitalière de 1786, est remarquable (premier hôpital à avoir le tout à l'égout). Il reflète les progrès de l'hygiène hospitalière avec un bas taux de mortalité (considéré comme un des records mondiaux de l'époque). Il fait la fierté des bordelais pendant de longues années et inspire d'autres d'hôpitaux.

La communauté des chirurgiens ayant fondé en 1750 l'école Saint-Come, construit le 1er amphithéâtre de chirurgie en 1753. Elle avait reçu dès 1760 de l'administration hospitalière de Saint-André, un local pour assurer des cours d'anatomie et pratiquer des autopsies. Cet enseignement chirurgical fut suivi ultérieurement par un enseignement plus général. Puis une véritable école de médecine se créa dans l'ancien hôpital avec une reconnaissance officielle par décret impérial en 1807.

Une ordonnance royale du 26 mars 1829 confie à l'hôpital Saint-André l'enseignement de la clinique. Elle entraîne la fusion des deux écoles rivales et la création d'une école de médecine de plein exercice en 1852, qui trouve son application clinique dans le nouvel hôpital de Jean Burguet. C'est le cœur du Bordeaux médical.

En 1874 est adoptée par l'Assemblée Nationale une loi portant sur la création de nouvelles facultés de médecine et c'est en 1878 que le décret d'application est promulgué pour Bordeaux.

Dès lors, se pose le problème de l'agrandissement de l'hôpital pour satisfaire aux besoins cliniques de cette faculté mais également pour répondre à l'afflux des patients résultant de l'augmentation de la population bordelaise (qui a presque doublé en cinquante ans).

Après bien des projets sur le remaniement des hôpitaux bordelais, la commission administrative décide de l'annexion de la caserne Saint-Raphaël, permettant au site hospitalier de s'étendre sur près de deux hectares. L'architecture de la façade ouest est remodelée, avec la création de deux pavillons style Louis XV réunis par un bâtiment du même style où s'ouvre une porte monumentale devant la place Sainte-Eulalie.

La prise en soins du patient se modernise progressivement avec l'apparition des premières recherches biologiques, de l'électroradiologie, et du développement des possibilités chirurgicales grâce à l'anesthésie. A nouveau se pose le problème de l'agrandissement de l'hôpital pour l'adapter aux progrès scientifiques et médicaux.

Est retenue l'extension vers le sud par la construction d'un nouveau bâtiment « l'Institut de clinique chirurgicale », dont les plans sont conçus par l'architecte Alfred Duprat. Des maisons voisines sont achetées pour en faciliter la création en 1931.



L'hôpital est le théâtre de bien des premières bordelaises :

- anesthésie intra-veineuse : Cyprien Ore à la fin du XIXème siècle,
- injection de Pénicilline : Félix Papin, dont le doigt avait été écrasé par une pince de Museux qu'avait trop ardemment serrée l'interne au cours d'une amputation, en fut un des premiers bénéficiaires au milieu de hurlements désespérés.

Après la seconde guerre mondiale l'hôpital s'endort progressivement jusqu'en 1958. A cette époque, des travaux de modernisation des locaux existants débutent : fermeture des galeries, vitrage des arcades, création de box dans les salles et construction du bâtiment des consultations externes.

Pourtant malgré les transformations et adjonctions nécessaires, une menace sourde pèse toujours sur Saint-André, qui apparaît mal adapté aux progrès de la médecine en raison de sa vétusté. Se pose encore la question de son maintien en tant que structure d'hospitalisation.

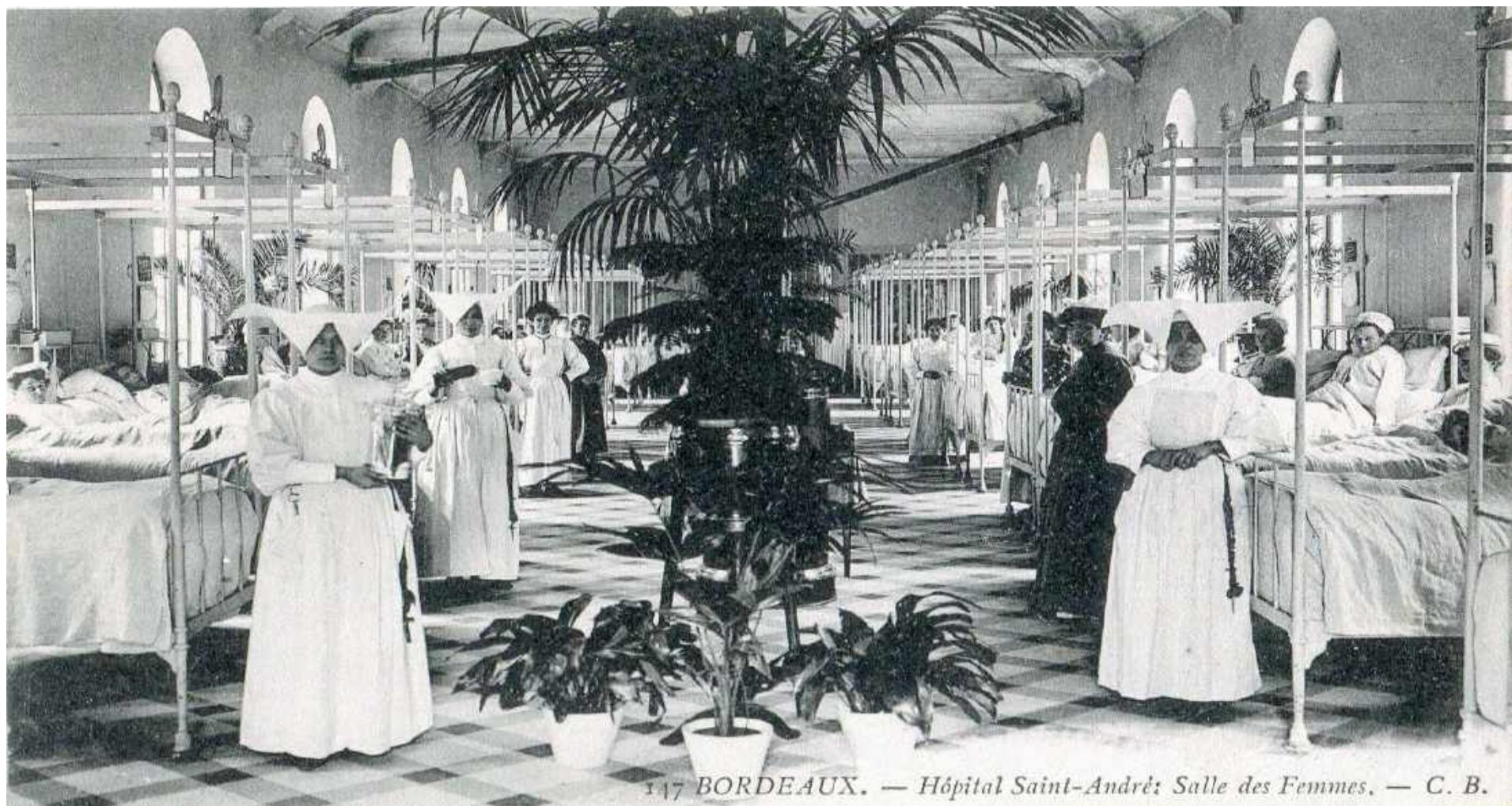
L'abandon de sa vocation hospitalière est envisagé voire souhaité par certains, mais sous la pression de la population l'hôpital Saint-André est sauvé. La volonté politique, sensible aux souhaits de conserver un hôpital moderne dans le centre ville et consciente du rôle historique joué par cet hôpital tant pour les soins que pour la formation de générations de médecins, entreprend dès 1972, un vaste plan de rénovation.

Le jardin à la française est entièrement redessiné après des travaux en 1990, destiné à la création, en partie souterraine, d'un bloc chirurgical avec radiothérapie.

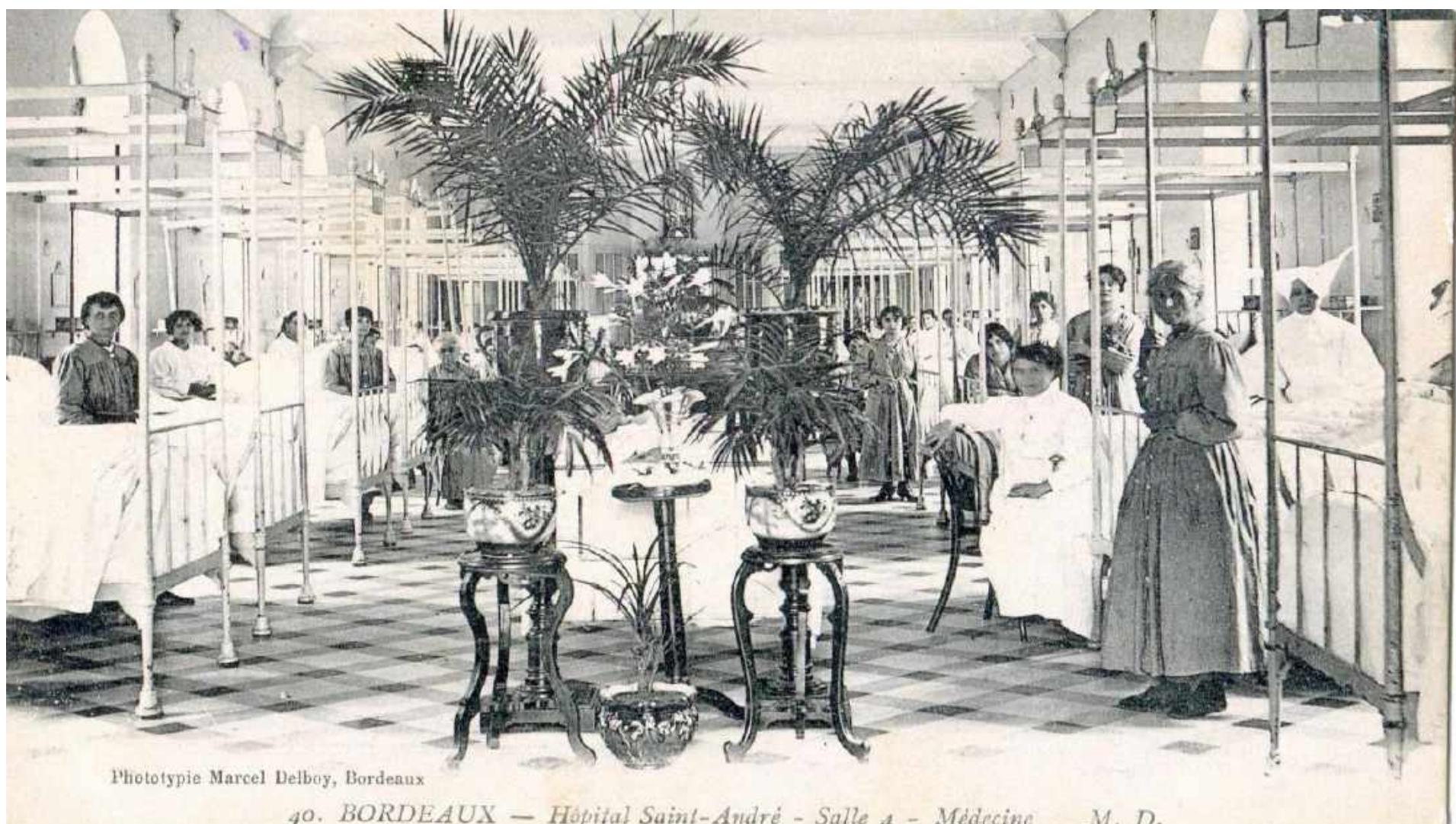
La chapelle représentative de l'architecture néo-classique bordelaise et surmontée d'un dôme, bénéficie d'une restauration simple mettant en valeur l'harmonie de ses volumes.

Puis l'hôpital voit la suppression des chambres communes, la création de services modernes et l'implantation de techniques de pointe.

Salles médecine femmes



117 BORDEAUX. — Hôpital Saint-André: Salle des Femmes. — C. B.



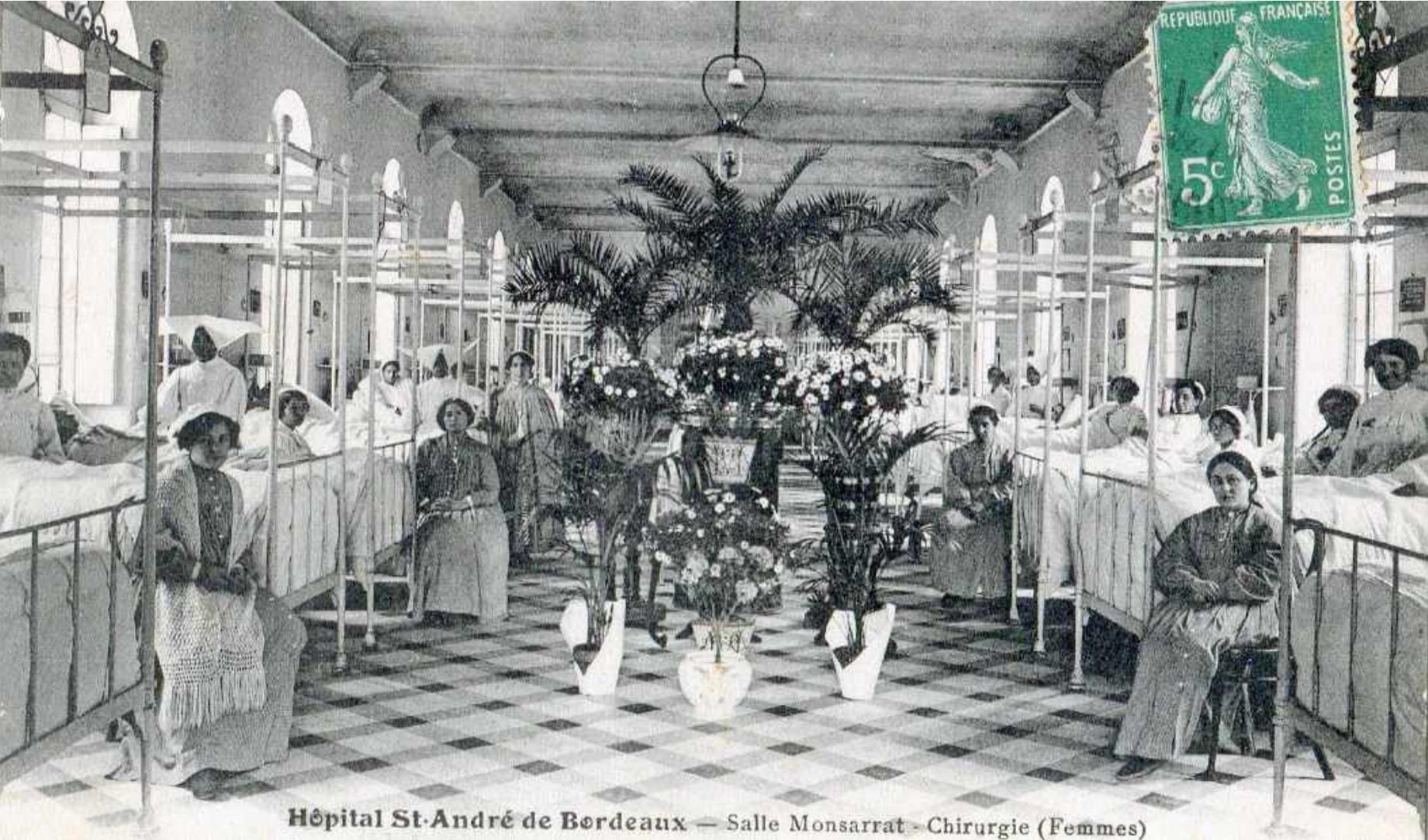
Phototypie Marcel Delboy, Bordeaux

40. BORDEAUX — Hôpital Saint-André - Salle 4 - Médecine M. D.

Salles médecine femmes



Salles chirurgie femmes

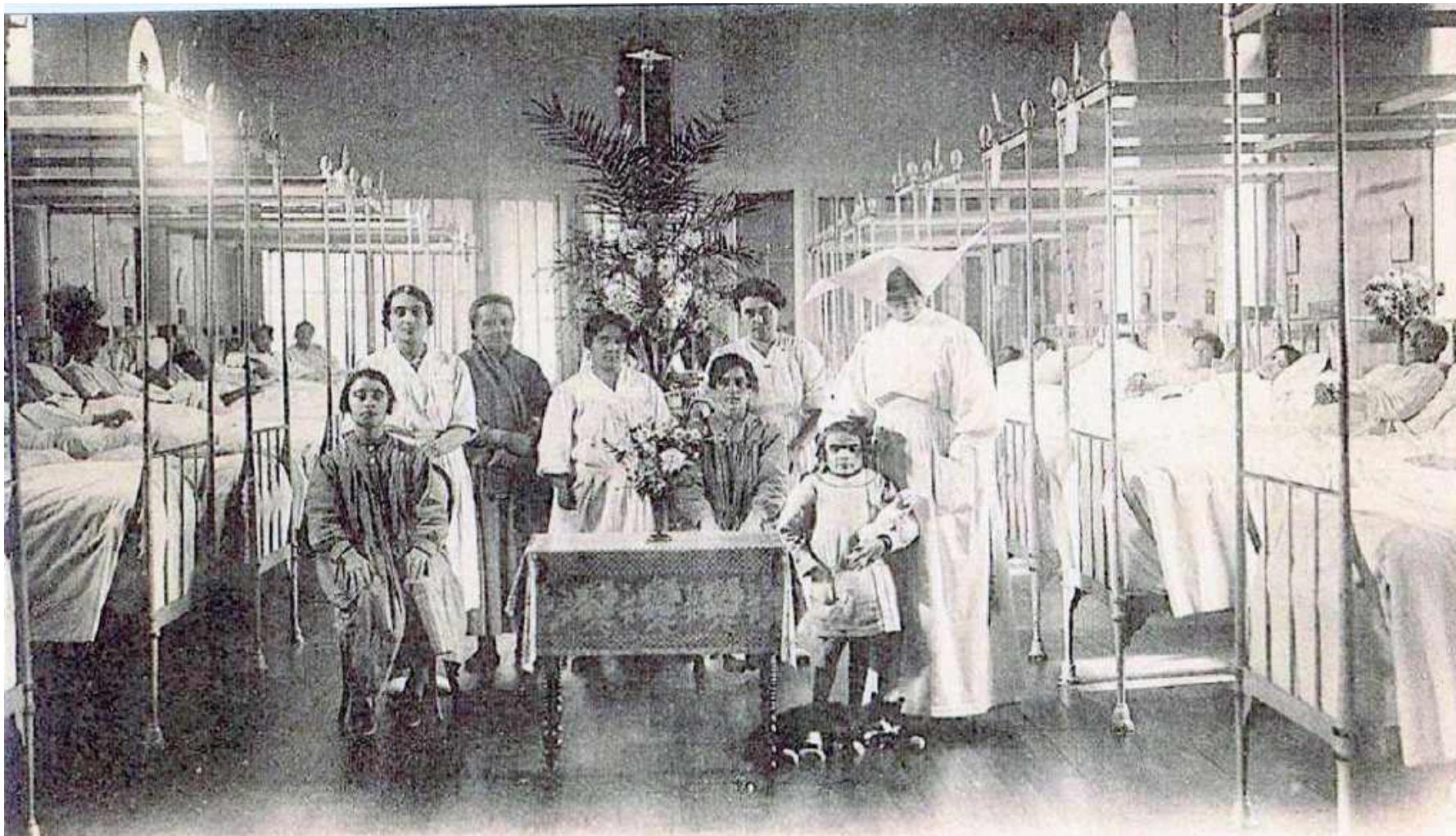


Hôpital St-André de Bordeaux — Salle Monsarrat - Chirurgie (Femmes)

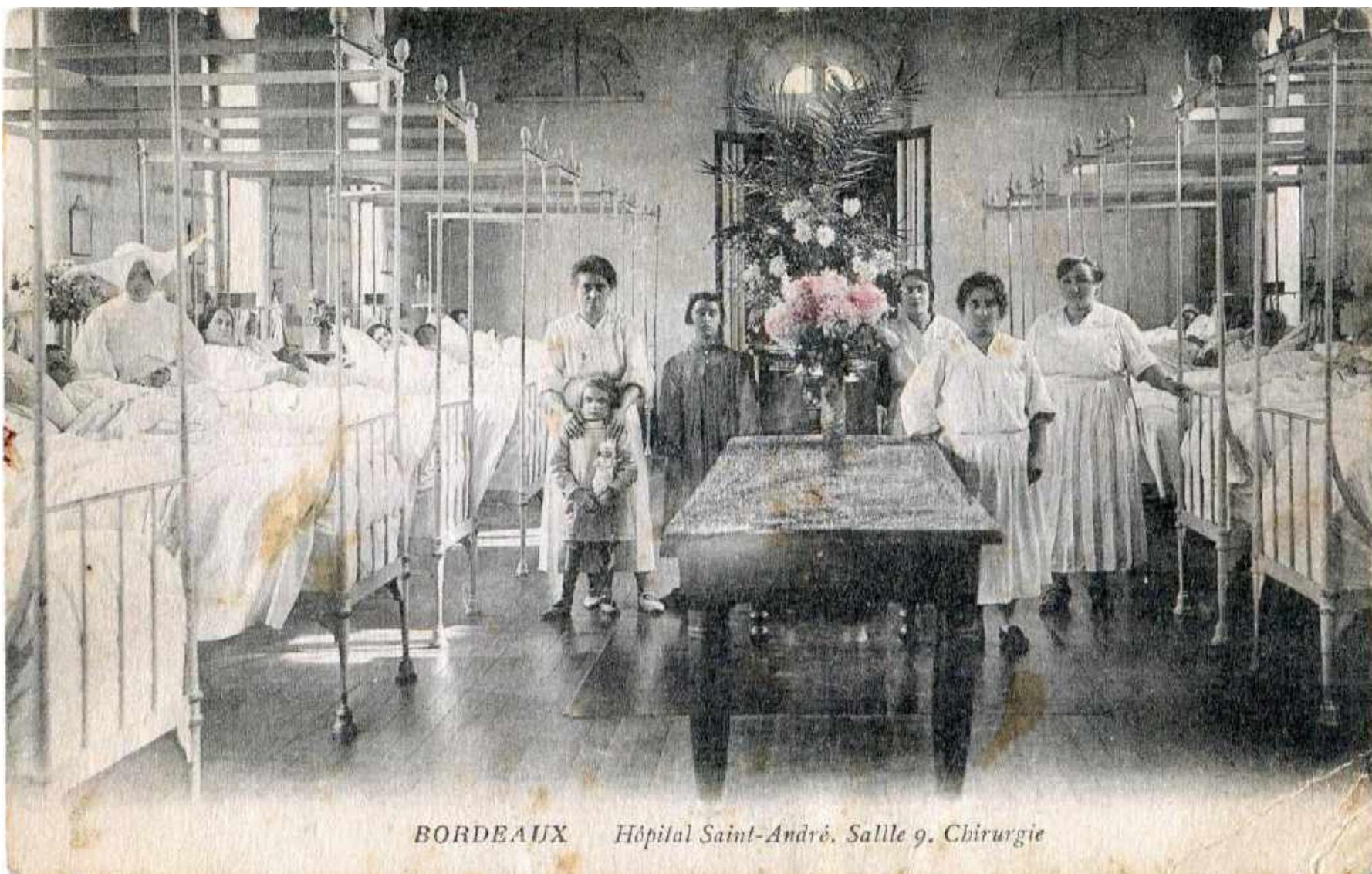


Hôpital St-André de Bordeaux — Salle 1^{re} - Chirurgie (Femmes)

Salles chirurgie femmes

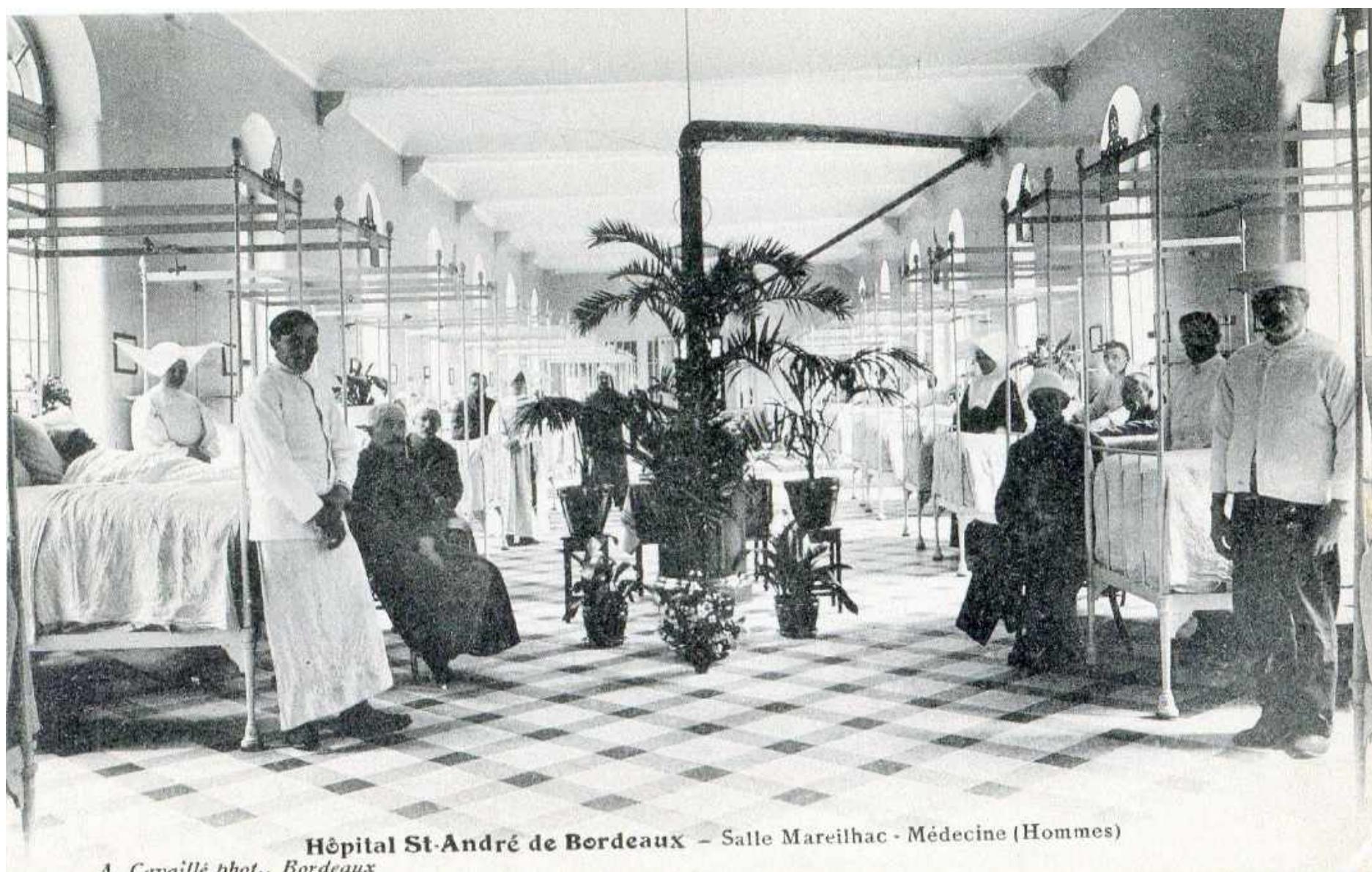
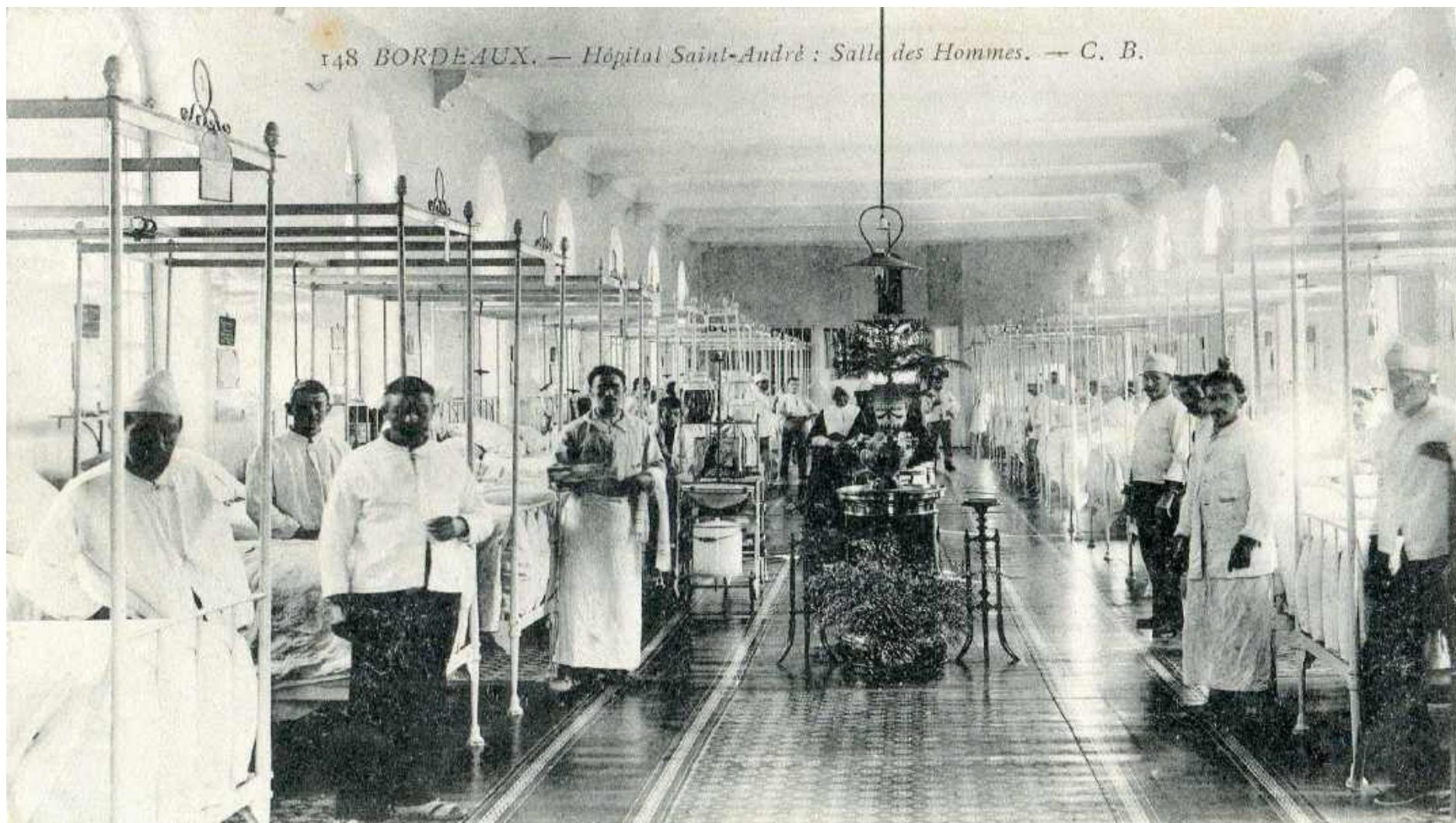


BORDEAUX — Hôpital Saint-André. Salle 9. Chirurgie

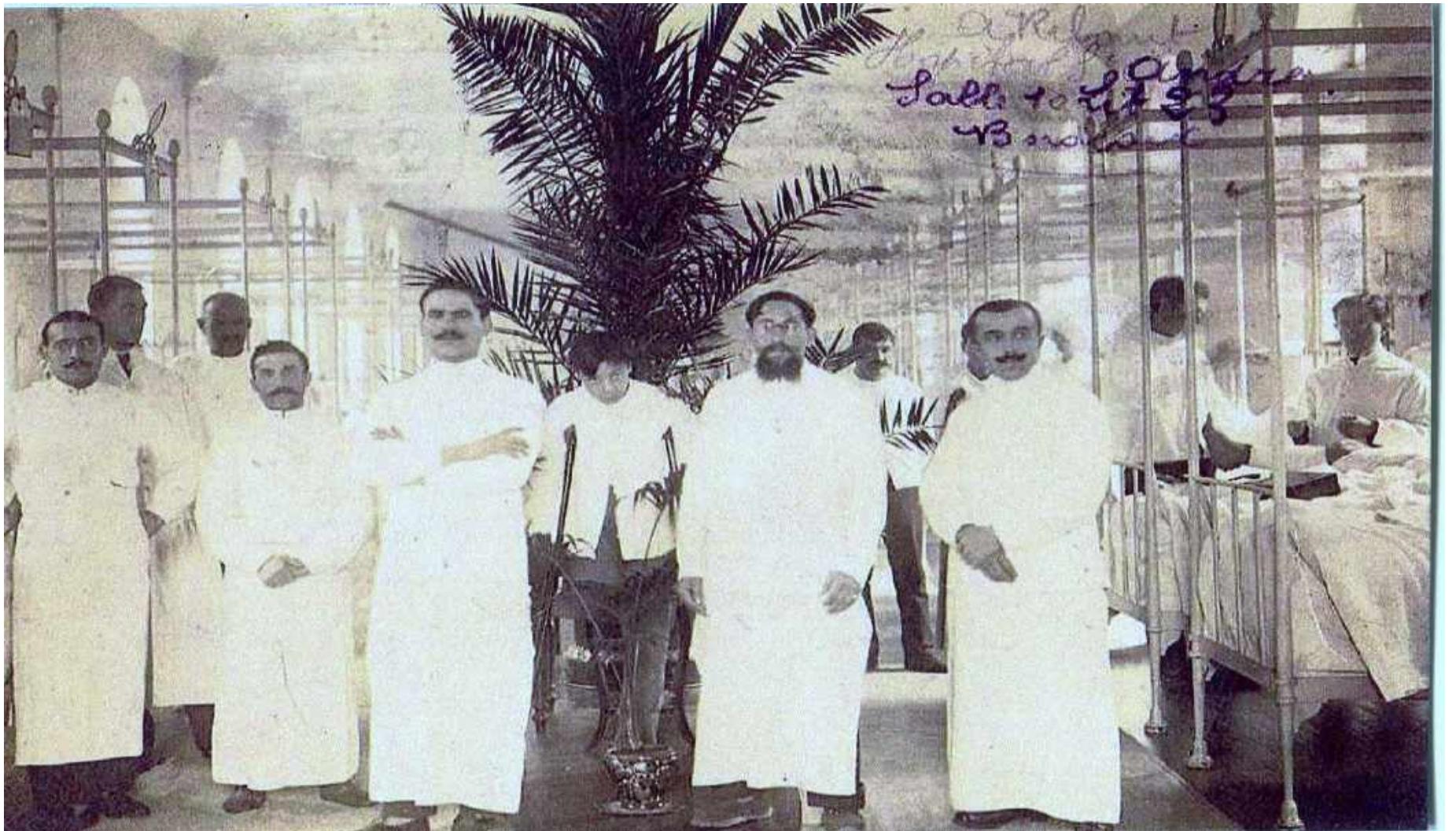


BORDEAUX Hôpital Saint-André. Salle 9. Chirurgie

Salles médecine hommes



Salles chirurgie hommes



La vie à l'hôpital dès 1900

Les patients étaient accueillis dans de vastes salles communes, aux planchers de chêne cirés et grinçants remplacés ensuite par des carreaux de céramique.

Les femmes côté cours d'Albret et les hommes côté rue Jean Burguet.

A l'entrée de chaque salle existaient à droite et à gauche deux petits cabinets, l'un à l'usage de la sœur infirmière, l'autre servant à emmagasiner les objets de literie et de pansements. Les deux du fond servant de débarras et de WC.

Les salles étaient encombrées de lits à baldaquin qui subsistèrent jusqu'en 1943 pour cause de récupération de métaux.

Les lits étaient situés perpendiculairement à l'axe des salles et disposés deux par deux, entre les fenêtres opposées. Les quelques chambres particulières étant réservées aux payants.

L'hiver s'ajoutaient, pour des raisons de surpopulation hospitalière, des couchettes entre les lits ou des lits parallèles installés entre deux poêles à charbon qui servaient à assurer le chauffage de la salle et dont les tuyaux d'évacuation zébraient l'univers restreint du plafond.

Les communications entre les salles étaient aisées, par les vastes galeries couvertes et balayées par l'air frais du matin où résonnait parfois la cloche de la religieuse, cherchant désespérément l'interne de garde.

La bise de l'hiver expliquait la tenue traditionnelle des internes, qui se déplaçaient, une houppelande bleu nuit sur les épaules, réchauffés, ainsi que les malades, par un mystérieux sirop de Garus préparé en secret par les religieuses, mais dont ne pouvaient bénéficier que les étudiants et internes jugés dignes.

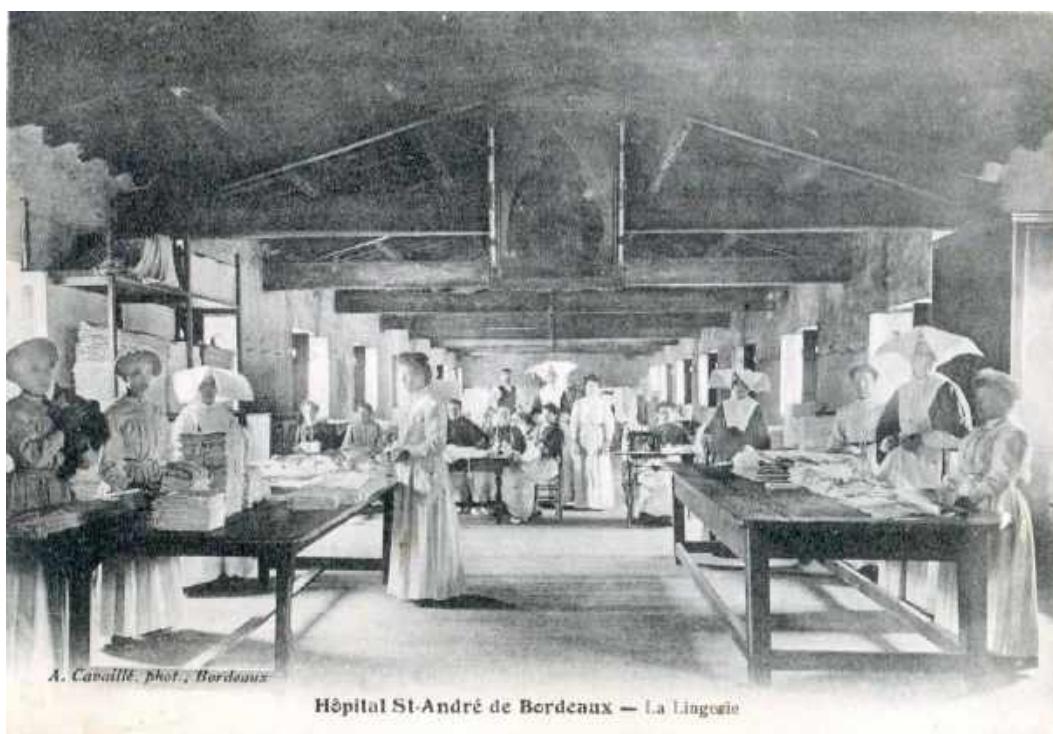
Parfois, dans les escaliers, il était possible de croiser des équipages curieux, faits de solides brancardiers, harnachés de courroies de cuir dont l'extrémité en anneau permettait le passage des montants des brancards. Après 16 marches, ils pouvaient sans trop de difficultés atteindre le premier palier, prendre un virage aisé, grâce à l'architecte Jean Burguet, et atteindre après 16 autres marches, le 1er étage : ouf !

Le deuxième étage avait été longtemps occupé par des communs (séchoir, literie, réserves, dépôts divers) mais les nécessités avaient poussé à aménager les combles. Ainsi, un service de psychiatrie avait été installé, service fermé, dont s'échappait parfois un des pensionnaires que le hasard menait jusqu'aux cuisines du rez-de-chaussée et à leurs couteaux.

Voisinaient avec les patients une faune de rats et chats grassement nourris des restes des patients et cible favorite des internes.

Dans chaque salle régnait en maître de droit divin, une sœur, dont la majesté et la dignité étaient rehaussées par une cornette angulaire. Chaque mouvement de la tête était ainsi amplifié, au point que les extrémités des cornettes heurtaient parfois quelques objets. Ainsi la première tentative de transfusion de G. Jeanneney fut interrompue par un tel mouvement.

Ces sœurs assuraient les soins de propreté des patients, ce qui représentait un exploit compte tenu des conditions : 40 malades pour un seul point d'eau et un seul toilette.



La guerre à l'hôpital

La deuxième guerre mondiale fit de St André un foyer particulièrement actif et un des hauts lieux de la résistance bordelaise.

Le groupe Marcel Tête, créé fin 1941 / début 1942, fut codirigé par son fondateur du même nom et le docteur Albert Barraud jusqu'à leur arrestation et déportation fin 1943 / début 1944.

Albert Barraud fut ensuite désigné médecin de l'infirmerie du camp de concentration de Neuengamme avant de trouver la mort le 3 mai 1945, dans l'une des 3 plus grandes catastrophes maritimes de la seconde guerre mondiale et de tous les temps.

Il était à bord du *Cap Arcona*, un des navires affrétés par les allemands pour exfiltrer les déportés mais qui a malheureusement subi les bombardements anglais.

A Saint-André son successeur fut le docteur Jean Poinot avec l'aumônier Lasserre et Sœur Laure. Leur connaissance de la langue leur permettait de jongler avec les médecins allemands qui visitaient chaque semaine les prisonniers de l'hôpital.

Dès 1942 on aidait les détenus du fort du Hâ : des médecins et infirmières menèrent des opérations chirurgicales clandestines nocturnes avec la complicité active des religieuses. Le personnel n'hésita pas à établir de faux dossiers médicaux (fausses radiographies pulmonaires, plâtres factices ou non motivés, poussées thermiques injustifiées, certificats et faux papiers en vue d'éviter les déportations, carte d'identité disparues dans la cornette de la sœur...).

L'hôpital servit de dépôt de journaux clandestins avant de devenir un élément du réseau des opérations de renseignement.

Il fut également un lieu d'hébergement et de camouflage pour les personnes en fuite ou les aviateurs alliés blessés (certains ont vécu pendant un an dans la salle de bain de l'époque trompant ainsi la surveillance assidue des hôtes indésirés). Il permit d'acheminer des personnes recherchées vers des filières d'évasion en Espagne.

Enfin l'hôpital fut utilisé comme cache d'armes. On installa des dépôts de munitions dans le vieil internat.

Sœur Marguerite, chargée de l'intendance, parcourait aux aurores dès matines passées, le marché des Capucins pour remplir son camion à gazogène. La récolte était parfois maigre et bien des patients ne durent qu'à ses talents d'agricultrice et d'éleveuse de cochons, une alimentation décente. La fatigue était parfois telle, qu'elle succombait à un sommeil profond dont elle ne sortait qu'aux accents de la Marseillaise, hurlée par ses chauffeurs.



REMERCIEMENTS

MERCI

à José Sainz, l'association cartophile de l'Entre Deux Mers et aux photographes sans qui cette exposition ne se serait pas illustrée ;

à l'hôpital Saint-André et ceux qui ont fait ou écrit son histoire sans qui cette exposition n'aurait ni sujet ni matière ;

aux directeurs de l'hôpital Saint-André, Christian Soubie puis David Karle, au directeur général du CHU de Bordeaux, Yann Bubien, à l'encadrement (Nelly E.), à la bibliothèque, sans qui cette exposition n'aurait pas pu s'appuyer sur des documents précieux et des conseils avisés ;

à Maxime P. (infirmier), Sylvain U., Noëlle R. et le groupe de l'IFCS Charles Perrens sans qui cette exposition n'aurait pas démarré ;

aux votants de l'hôpital Saint-André sans qui cette exposition aurait eu des difficultés à choisir ses clichés ;

au service de l'ingénierie sans qui cette exposition ne tiendrait pas debout ;

aux ambassadeurs du développement durable du CHU de Bordeaux, aux services de la culture, la communication sans qui cette exposition n'aurait pas de réseau ;

à l'urbaniste Guillaume Duhamel sans qui cette exposition n'aurait pas pu bénéficier de l'œil patrimonial ;

à Noëlle B. (médecin), aux collègues soignants (Stéphanie C., Laetitia S.) ;

aux amis (Benoît L. et Benoîte D.), à la famille, et aux éternels oubliés sans qui cette exposition n'aurait pas été de gré ou de force, écoutée, lue, revue, supportée et soutenue ;

à tous les acteurs et spectateurs passés, actuels ou à venir, de l'hôpital Saint-André sans qui cette exposition ne ferait pas d'histoire et n'aurait d'avenir ;

Bibliographie / Sitographie

- **Baste, J.C.** (1990). L'hôpital Saint-André de 1390 à 1990. Texte de la conférence prononcée à l'occasion du 600^{ème} anniversaire de l'hôpital Saint-André.
- **Courteault, Paul.** (1944). *Le vieil hôpital Saint-André de Bordeaux. Notice historique d'après des Documents inédits.* Bordeaux : Raymond Picquot éditeur. p. 62.
- **Dr. Pousson.** (1928). Les Hôpitaux de Bordeaux. *Journal de Médecine de Bordeaux*, N°21, 3-16.
 - **Commission du Patrimoine. CHU-Hôpitaux de Bordeaux-Direction Générale.** L'hôpital Saint-André. *Hôpitaux universitaires de Bordeaux, Aperçu historique*, pp. 3-6.
- **CHU de Bordeaux.** Histoire de l'hôpital Saint-André. Récupéré de : <https://www.chu-bordeaux.fr/CHU-de-Bordeaux/Hopitaux-et-sites-du-CHU/Groupe-hospitalier-Saint-Andre/Histoire-de-l-hopital-Saint-Andre>.
- **Guy Perraudeau.** *A la découverte de l'hôpital Saint-André.*
- **La Gironde sous l'occupation.** Groupe de Résistance « Tête ». Récupéré de: <http://www.ffi33.org/groupes/tete/tete.htm>.
- **Musée de la résistance en ligne 1940-1945.** Récupéré de : <http://museedelaresistanceenligne.org/media8046-Rue-Docteur-Albert-Barraud-Bordeaux-centre>.



A. Cavaillat phot., Bordeaux

Hôpital St-André de Bordeaux – Service de Stomatologie